

GUIMONT, Jacques, *La Petite-Ferme du cap Tourmente, un établissement agricole tricentenaire. De la ferme de Champlain aux grandes volées d'oies* (Sillery, Les Éditions du Septentrion, 1996), 228 p.

Paul-Louis Martin

Volume 50, numéro 3, hiver 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305581ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305581ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martin, P.-L. (1997). Compte rendu de [GUIMONT, Jacques, *La Petite-Ferme du cap Tourmente, un établissement agricole tricentenaire. De la ferme de Champlain aux grandes volées d'oies* (Sillery, Les Éditions du Septentrion, 1996), 228 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 50(3), 454–456.  
<https://doi.org/10.7202/305581ar>

GUIMONT, Jacques, *La Petite-Ferme du cap Tourmente, un établissement agricole tricentenaire. De la ferme de Champlain aux grandes volées d'oies* (Sillery, Les Éditions du Septentrion, 1996), 228 p.

C'est à l'occasion de travaux de drainage et de consolidation, effectués par le Service canadien de la faune sur sa propriété de la Petite-Ferme, que les archéologues de Parcs Canada entrent en scène et entreprennent des recherches archéologiques dans le périmètre immédiat de cette longue maison de pierre, servant aujourd'hui de centre administratif à la Réserve nationale de la faune du cap Tourmente.

Le contexte est au sauvetage et les campagnes de fouilles se déroulent de façon discontinue entre juin 1992 et janvier 1993, en collaboration avec Travaux publics Canada. L'objectif est simple et la problématique peu élaborée. Il s'agit de tenter de comprendre l'occupation humaine de cette partie du site, de lire les vestiges structuraux qu'on présume s'y trouver et de poser quelques jalons en vue d'une meilleure connaissance des premiers établissements agricoles du pays, ces sites étant probablement les plus mal connus, et assurément les plus négligés de tous.

Bien servis par une méthode rigoureuse et très professionnelle, appuyés aussi par des équipes d'historiens et d'analystes en culture matérielle qui ne laissent rien au hasard, les gens de Parcs Canada, sous la direction de Jacques Guimont, nous livrent ici des résultats fort intéressants. Le fil chronologique qu'ils ont rétabli se présente ainsi: d'abord quelques traces d'une présence amérindienne remontant à deux périodes distinctes, soit autour de l'an mille puis au tournant du XIII<sup>e</sup> siècle de notre ère. La récolte est aussi mince que l'aire à fouiller: quelques éclats lithiques, des fragments de vases en céramique et quelques écofactes dont, fait exceptionnel, des grains de maïs non carbonisés, de la variété dite Northern Flint. De quoi susciter beaucoup d'interrogations, mais rien pour asseoir une certitude.

La période historique s'avère substantiellement plus riche. Les chercheurs ont mis à jour les vestiges architecturaux et les restes matériels des deux corps de logis (4,85m par 5,85m), de l'étable (19,50m par 6,50m) d'un puits et de quelques dépendances érigées par ordre de Champlain en 1626, mais détruits par les hommes de David Kirke en juillet 1628. Suit une période d'abandon, jusqu'en 1664 alors que M<sup>re</sup> de Laval acquiert la seigneurie de Beaupré et entreprend de pourvoir aux besoins alimentaires du séminaire qu'il entend fonder à Québec. Il y fait donc construire une maison de pierre (11m sur 9m), une grange close de madriers et couverte en planches, une écurie couverte en bardeaux, un poulailler et un parc à cochons, posant ainsi les premiers éléments de ce qui deviendra un peu plus tard l'une des plus importantes exploitations agricoles de la Nouvelle-France. Bien et directement gérée par le Séminaire, la ferme s'améliore en effet au fil des ans: la maison est agrandie à deux reprises, jusqu'à 100 pi selon l'Aveu de 1732, à laquelle s'ajoutent une chapelle, une grange en pierre de 104 pi de longueur, une étable aussi en pierre de 140 pi de longueur, une écurie et autres dépendances telles que: laiterie, bergerie, boulangerie, remises, cour et jardin, le tout entouré de 200 arpents de terre labourable et de 50 arpents en prairie. En 1748, le munitionnaire et boucher Joseph Cadet la prend à bail pour neuf ans et l'amène à un niveau de production sans précédent: pas moins d'une dizaine d'employés spécialisés, laboureurs, fariniers, jardiniers, charretiers, sans compter de nombreux «travailleurs à la terre» s'y activent pour approvisionner le gouvernement colonial avec grand profit. La Petite-Ferme n'échappe pas aux bombardements et aux brûlots de Wolfe en 1759, mais le Séminaire la relève en peu d'années sur les mêmes murs. Suit une longue période d'exploitation régulière qui va de 1763 à 1969, au cours de laquelle on modifie l'aspect extérieur de l'habitation pour la mettre au goût du jour (égoût retroussé, galerie en façade principale, lucarnes) qui lui donnent son visage actuel. Elle passe entre les mains du Service canadien de la faune en 1969, qui accueille sur la réserve pas moins de 100 000 visiteurs chaque année.

Le rapport de recherches suit fidèlement la séquence chronologique de cette occupation humaine. Il présente les faits matériels et l'interprétation des artefacts d'une façon claire et mesurée qui permet d'évoquer les fonctions des espaces et les genres de vie. S'agissant d'une fouille de sauvetage, et aussi d'une aire limitée, on ne peut que regretter ce qui reste à découvrir et qui confirmerait quelques hypothèses avancées par les chercheurs. On y trouve surtout de très utiles confirmations de la dynamique des établissements domestiques agricoles dans ce pays neuf: les techniques de construction des premiers logis qui font appel aux matériaux naturels locaux peu transformés (mortier de terre, pieux, chaume, murs bousillés), les agrandissements successifs généralement associés à un recours à des matériaux plus permanents et à plus forte valeur ajoutée (maçonnerie de pierre, toits de bardeaux, verre à vitre, quincaillerie de fer), la diversité progressive des productions agricoles indiquées par l'érection des dépendances particulières (laiterie, bergerie, poulailler, écurie, étable, hangar à grains, jardins potager et fruitier), et, bien

entendu, les multiples indices de la pluriactivité et de l'exploitation des ressources extrêmement variées du milieu (chasse, cueillette, pêche, foresterie).

Le moindre artéfact, la plus petite graine, même les pollens ont été scrutés et interrogés pour lever un coin de voile sur la vie rurale à diverses époques. Sauf quelques analyses un peu forcées (la présence d'hameçons, p. 113, n'est pas automatiquement associée au loisir de la pêche mais à la capture, à la ligne dormante, d'espèces qui garnissent la table; de même le couvert individuel, qui arrive nouvellement sur les tables au XVII<sup>e</sup> siècle et en milieu aisé surtout, mettra du temps, un siècle de plus en fait, à pénétrer ici dans la plupart des intérieurs paysans), sauf aussi quelques désignations inappropriées (des pattes de marmite au lieu des pieds, figure 44), le volume est d'une belle tenue et poursuit l'initiative amorcée avec *Les Dessous de la terrasse* (P. Beaudet, 1990) et *Pointe-à-Callières* (P. Desjardins et G. Duguay, 1992) afin de rendre accessibles au plus grand nombre de lecteurs les résultats des recherches archéologiques.

On se plaît à penser aux incroyables résultats qu'on obtiendrait si, avec de tels moyens, des équipes semblables entreprenaient systématiquement et méthodiquement la recherche des univers domestiques ruraux dans l'ensemble de la vallée du Saint-Laurent. Une quantité impressionnante de sites agricoles et de noyaux villageois désertés n'attendent qu'à être explorés. Ils n'offrent pas tout le panache des sites militaires ni celui des manoirs ou des fermes institutionnelles; ce sont des habitats communs, comme celui que fouille patiemment Marcel Moussette sur l'île aux Oies, ou celui que nous projetons d'ouvrir sur l'île Montesson, à Bécancour, mais ils enrichiraient certainement, et aussi finement que *La Petite-Ferme* le fait ici, la connaissance beaucoup trop générale que nous avons des origines et des transformations du genre de vie des agriculteurs.

Département des sciences humaines - CIEQ  
Université du Québec à Trois-Rivières

PAUL-LOUIS MARTIN